

TRAVERSER LES LANGUES

CAROLINE BERGVALL L'artiste et écrivaine franco-norvégienne aime déverrouiller les frontières. Son *Ragadawn* créé pour le Festival de la Bâtie, à Genève, célèbrera le chant de l'aube.

CÉCILE DALLA TORRE

Scène ▶ *Ragadawn*, dernière création de Caroline Bergvall pour le Festival de la Bâtie, à Genève, brouille les frontières entre le jour et la nuit, et ses nuances de gris dans le noir des ciels scandinaves que l'artiste franco-norvégienne connaît si bien. Il faudra se lever de bonne heure pour découvrir ce rituel du chant, qui démarre à 6h38 le week-end prochain, dont le titre évoque les ragas indiens du matin. «Un chant tant parlé que rythmé, percussif et vocal. J'entre dans des bribes de sons et de mots, mais aussi dans un chant véritable avec une des interprètes de Gavin Bryars, à qui j'ai demandé de composer cette section centrale de la performance, un canso inspiré de textes lyriques du monde occitan médiéval.» Le compositeur britannique, dont elle suit le travail depuis très longtemps, la fascine. Notamment pour son incroyable facilité à piocher dans l'Histoire et recomposer des formes sur le modèle des musiques anciennes.

Quelque part entre le mantra et les airs des troubadours, cette aubade poétique se déroulera sur le parvis du Musée de la Croix-Rouge, «une organisation qui assure un degré de *safety* aux personnes en péril physique ou en danger». L'artiste, qui s'exprime à vive allure dans un français impeccable parsemé parfois de termes anglais, sera au micro, en duo avec la soprano Peyee Chen. Elle a opté pour ce lieu en toute conscience, avec sa dramaturge Michèle Pralong, ancienne directrice de théâtre à Genève. «Il nous a semblé important de nous installer à cet endroit au moment de célébrer l'aube. L'année dernière, devant le lac, le lyrisme de la performance se superposait à la

beauté du lieu. Mais une question s'imposait à moi: comment réfléchir à la beauté par rapport à la souffrance?» L'artiste, qui établit à sa manière des sortes de cartographies politiques des langues, estime cette interrogation essentielle dans son travail, d'autant plus aujourd'hui.

Comme beaucoup de ses performances ou installations, *Ragadawn* joue sur la notion de territoires et de «borders, frontières de tous genres», qu'elle n'a de cesse de traverser. Ici, en Suisse, on y entendra notamment des enregistrements en romanche. «L'idée est de faire parler une langue régionale là où l'on se trouve, qu'il s'agisse en l'occurrence d'une langue minoritaire ou d'une langue à risque.» On y entendra aussi du penjabi. «Vivant en Angleterre, on est forcément influencé par ces jeunes Indiens britanniques qui évoluent dans le milieu musical et artistique, imprégnés de la culture d'origine de leur famille.»

«La langue agit sur nous»

«La langue est une frontière explicite, que l'on porte en soi physiquement, psychologiquement, culturellement. Elle nous transforme, agit sur nous. L'idée est de montrer que ces frontières ne sont pas stables.» Les circonstances politiques de leur changement s'observent à l'échelle nationale ou régionale. Artistiquement, Caroline Bergvall redessine, elle, les contours de la langue. Elle la sculpte comme un matériau en mouvement. «J'essaie de penser la langue comme une matière plastique. Le but est de ne pas m'arrêter qu'à des sémantiques mais à la langue changée par la pratique poétique et sonore.» Parfois, ses recherches associent à son travail performatif des effets psycho-acoustiques qui

brouillent la perception et la compréhension du texte.

Formée en linguistique et en littérature à la Sorbonne nouvelle à Paris et à l'Université de Warwick en Angleterre, elle s'intéresse au processus d'acquisition des langues, un champ d'investigation ouvert, qu'elle a elle-même pratiqué, ayant fait sien la langue anglaise – dans laquelle elle s'exprime la plupart du temps sur scène. Bilingue de naissance, ayant posé ses valises aux quatre coins du globe, l'artiste traite de l'être social et de soi-même dans un collectif. Elle évolue dans une démarche d'ouverture, d'accueil de l'autre et de cohabitation, réfléchissant sur les interactions des langues et des cultures à une vaste échelle. Voilà une vingtaine d'années qu'elle arpente des territoires linguistiques, géographiques et artistiques, scrutant ce que les langues ont produit de plus poétique à travers les siècles, ou parfois de plus méprisant à l'égard de certaines populations.

À l'image de cet épisode de l'Histoire où des Haïtiens ont été massacrés, identifiés comme ennemis faute de n'avoir pu prononcer le mot «persil» en espagnol, «la shibboleth biblique». *Say Parsley*, une de ses premières installations ayant fait pas mal de bruit, utilisait un langage très simple pour montrer comment les préjugés ou la menace peuvent s'installer dans les détails les plus intimes de la langue. «On croit entendre le mot 'bleu' mais en fait, c'est le mot 'noir' enregistré à une octave de différence.» Ce qui crée des inquiétudes chez l'auditeur, le déstabilise



Au micro, Caroline Bergvall joue sur les frontières de la langue dans *Drift* et *Ragadawn*. TOM MARTIN

et l'amène à revoir ses préjugés, l'idée étant de brouiller tous types de frontières, ou simplement de les mettre en évidence.

Réfléchir sur l'avenir de la société

Au détour de la conversation, Caroline Bergvall évoque un écrivain indien-britannique abordant la condition de l'être bilingue, susceptible de faire réfléchir sur l'avenir de la société. «Être issu de plusieurs cultures amène une flexibilité et contraint à se réadapter en permanence.» Le bilinguisme du cerveau est un fait scientifique, dit-elle. Née d'une mère française et d'un père norvégien, elle en est l'incarnation. Mais l'idée d'un «bilinguisme territorial» est plus parlant, la notion de langue maternelle ne faisant pas tant sens à ses yeux. Elle préfère celle de «langues premières plutôt qu'inscrites dans des mythes genrés par rapport au parentage.»

Caroline Bergvall présente une autre performance à La Bâtie la semaine prochaine, au Théâtre Saint-Gervais, et sous la forme d'une exposition au Centre d'art contemporain, à Genève. La perfo et l'expo s'intitulent *Drift* – tiré du «Seafarer», poème de l'exil d'un auteur anglo-saxon anonyme du X^e siècle. Elle y pose la question «Are you safe?» En nous racontant cela à la terrasse d'un café, avec un petit décalage, lui vient la formule en français: «Êtes-vous en sécurité?» Qu'est-ce que la sécurité, se sentir protégé, interroge-t-elle? La question reste ouverte, ce qui ne l'empêche pas de revenir sur sa propre histoire. «Je suis arrivée en An-

gleterre de manière 'safe' puisque je suis blanche européenne. Même si ma sexualité queer et donc minoritaire me rend aussi toujours très sensible à l'idée de protection et de protection de soi. Comme le dit Hélène Cixous, 'traverser une frontière, ça fait toujours transpirer'»

Ce processus d'arrivée tarabuste Caroline Bergvall, qui cite aussi Sara Ahmed, critique anglo-pakistanaise: «Il est très important de savoir comment on arrive là où l'on est, et là où l'on en est soi-même. On peut aussi y réfléchir sans forcément opérer un retour aux origines, transformé par sa venue quelque part. Mais il y a celles et ceux ne pouvant arriver, à la dérive politiquement, de notre côté des mers du monde. Il faudrait envisager par exemple la manière dont le collectif pourrait être renouvelé par des apports de langue.»

L'artiste née en Allemagne a grandi à Genève, passé la moitié de sa vie en Angleterre, et une grande partie aux États-Unis, où on la considère comme une poétesse. Ici, en Suisse, le terme d'artiste-écrivaine lui convient mieux. Quoi qu'il en soit, c'est bien le langage poétique et méditatif mis en situation et en espace qu'elle convoquera dans *Ragadawn*, une «contemplation à plusieurs» d'un chant nu et fragile qu'on verra se déployer à l'aube d'une journée nouvelle. De quoi inspirer sagesse et souplesse d'esprit. 1

Drift, me 7 et je 8, Théâtre Saint-Gervais, expo au CAC jusqu'au 17 septembre; *Ragadawn*, sa 10 et di 11, Musée de la Croix-Rouge, Genève; batie.ch

